

GUNNAR STAALESEN

LA BELLE DORMIT CENT ANS



Gaïa
polar

GUNNAR STAALESEN

LA BELLE DORMIT CENT ANS

Traduit du norvégien par Alexis Fouillet et Elisabeth Tangen

Veum voit son passé d'éducateur le rattraper. Chargé de ramener au bercail Lisa, seize ans, droguée et prostituée, il se heurte à la disparition de l'ex-petit ami de celle-ci, Peter.

Certes, l'un et l'autre sont issus de milieux sociaux et familiaux sans histoire, mais ils ont fait de mauvaises rencontres aux mauvais moments. À vouloir duper plus gros que soi, tout dérape vite.

Et puis, Veum le sait bien, il suffit de gratter un peu : sous la couche de vernis, on peut faire un tas de découvertes, plus ou moins sordides, plus ou moins émouvantes. Parfois, même, on peut tomber sur une Belle au bois dormant...

Détective privé jusqu'au bout des ongles, solitaire et sur la paille, Varg Veum sillonne la nuit de Bergen, grosse ville côtière de Norvège.

Gunnar Staalesen est né à Bergen, en Norvège, en 1947. Il crée en 1975 le personnage de Varg Veum, qu'il suivra dans une douzaine de romans, rencontrant un vif succès puisqu'ils se sont vendus à plus d'un million d'exemplaires en Norvège.

Il est aussi l'auteur de la grande fresque *Le roman de Bergen*, en six volumes.

La Belle dormit cent ans est le troisième opus consacré à Varg Veum.

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr

La Belle dormit cent ans

du même auteur
chez le même éditeur

Le loup dans la bergerie (2001)

Pour le meilleur et le pire (2002)

La femme dans le frigo (2003)

La nuit, tous les loups sont gris (2005)

Anges déchus (2005)

Fleurs amères (2008)

Les chiens enterrés ne mordent pas (2009)

L'écriture sur le mur (2011)

Comme dans un miroir (2012)

Face à face (2013)

Ouvrage traduit avec l'aide du *Norwegian Literature Abroad*
(NORLA), Oslo.

Gunnar Staalesen

La Belle dormit cent ans

*Traduit du norvégien
par Elisabeth Tangen et Alex Fouillet*

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Tornerose sov i hundre år

Illustration de couverture :
© Julien Chabot, 2013

© Gyldendal Norsk Forlag AS, 1980
© Gaïa Éditions, 2002, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-323-3

Je trouvai Lone H. à son coin habituel dans Istedgade*. Elle n'avait absolument pas changé au cours de toutes ces années, en fait bientôt dix ans. Son corps plantureux était peut-être devenu un soupçon plus plantureux, mais sa chevelure roux flamboyant faisait toujours des boucles figées comme celle d'une statue de déesse grecque. Les deux mouches amovibles qu'elle se plaisait à placer et déplacer sur son visage comme bon lui semblait se trouvaient ce jour-là l'une juste à côté de l'aile gauche de son nez, et l'autre tout en haut de la joue droite. Ses yeux avaient la couleur marron terne d'un cocktail à base de vodka et de fange. Son nez était courbé, rappelant un balbuzard pêcheur, et elle se redressait souvent fièrement de telle sorte que vous aviez constamment l'impression que l'audience vous serait refusée.

Mais sa robe était nouvelle : c'étaient de flottants atours mauves bourrés de grosses fleurs, et ouverts par une fente qui remontait dangereusement près de l'aisselle.

J'avais compris depuis belle lurette que ce qu'il y avait de méprisant dans son regard était en grande partie dû à sa myopie, aussi m'approchai-je tout près d'elle afin qu'elle me reconnaisse.

« Veum ? fit-elle en plissant les yeux.

– Salut, Lone », répondis-je. Je n'avais jamais réussi à savoir ce que représentait ce H. Personne ne le savait, mais les rumeurs prétendaient qu'elle était la fille d'un homme politique danois de tout premier plan. Et Lone ayant découvert que les rumeurs étaient une bonne publicité, elle n'avait jamais rien fait pour les démentir.

« Une demi-heure dans ta chambre ? demandai-je.

– Cinq cents.

– Ça me va.

– Alors on y va », conclut-elle avant de s'éloigner majestueusement, telle une reine, avec mézigue sur les talons.

Nous entrâmes dans l'hôtel le plus proche, et Lone gratifia

* Une rue de Copenhague, équivalent de la rue Saint-Denis à Paris.
(Toutes les notes sont des traducteurs.)

tout juste le réceptionniste d'un hochement de tête. C'était un petit homme chauve vêtu d'une chemise à carreaux et dont la moustache ressemblait à une brosse à dents sale.

« Excusez-moi... » s'exclama-t-il quand je fus passé.

Je le regardai avec étonnement.

« Ça fera deux cents », dit-il.

C'était un nouveau système.

« Je suis avec... commençai-je.

– Deux cents. »

Je payai, et l'argent disparut derrière le comptoir, comme aspiré par un gigantesque tourbillon. Peut-être poursuivit-il sa descente – versement d'espèces au Prince des Ténèbres, secteur Istedgade.

Puis je suivis Lone H. dans les escaliers.

Istedgade est le caniveau de Copenhague. La nuit, elle brille comme un collier de perles factices, mais uniquement parce qu'il y fait sombre. Quand la lumière revient – au cours des premières heures de la matinée – alors apparaissent des fissures dans la peinture sur les murs, les couleurs vulgaires des devantures de sex-shops, et les sillons profonds dans les visages de ceux qui traînent encore dans le coin. Ils font penser à des limiers... ou à des rats. Certains sont à plaindre ; d'autres sont à éviter soigneusement.

Si on est au début juin, avant onze heures du soir, on peut avoir l'impression qu'Istedgade fourmille de vie. Mais ce sont les touristes qui fourmillent le plus. De petits Japonais, l'appareil-photo bringuebalant autour du cou, observent de leurs yeux grand ouverts tout ce qui se passe autour d'eux à travers leurs petites lunettes rondes. Des Allemands, dont le tour de taille avoisine celui d'une autochenille et dont les yeux rappellent des raisins secs noyés dans une sauce grasse, roulent le long des trottoirs étroits, un épais cigare au coin des lèvres. Des Indiens, le regard grave et la barbe pendante, déambulent à travers ces marchés mondains, et des Suédois et des Norvégiens tentent de dissimuler leur incorrigible ivrognerie au moyen de répliques gaies et de regards fixes.

Ceux qui vivent de la rue forment une catégorie à part. Des jeunes gens bien mis, qui vont manifestement souvent chez le

coiffeur, vêtus de vestes croisées, montent et descendent lentement la rue au volant de grosses voitures américaines, tout en notant dans de petits calepins ce que gagnent leurs protégées, heure après heure, client après client, tout au long de la nuit. Les petits propriétaires de sex-shops, reconnaissables à leurs manches de chemise retroussées, leurs bretelles et leur brioche houblonnée, comptent leur argent avec flegme, ne levant que rarement les yeux plus haut que le bord de la caisse enregistreuse. Les touristes forment des groupes le long des rayons, autour des lectures prohibées, agitent des doigts excités, se purlèchent en faisant un compte approximatif de leurs avoirs avant de passer à la caisse. De gros videurs baraqués, postés devant les rares clubs qui proposent encore des *live shows*, ont autant à faire pour inciter certains à entrer que pour en tenir d'autres dehors.

Ceux qui font le mieux leur beurre dans Istedgade, vous ne les rencontrerez jamais. Ils restent en périphérie, dans les rues adjacentes, dans de petits appartements sous les toits, ou dans les chambres qui leur sont réservées dans les nombreux petits hôtels. Ceux qui financent l'ensemble vivent dans de grandes villas au nord de la ville, ou dans des appartements luxueux avec vue sur une bonne partie de Copenhague. Ce sont les commerciaux. Ce sont les requins. Sans la toxicomanie, Istedgade serait une rue bien plus paisible, et Copenhague une ville nettement plus sûre pour les touristes. Et les parents inquiets se trouvant dans des villes et provinces situées très au nord de Copenhague n'auraient pas besoin d'y envoyer des détectives privés pour retrouver leurs filles.

J'arrivai à Copenhague vers dix-neuf heures, pris une chambre dans un hôtel bon marché de Nørregade, me douchai rapidement avant de me faire une idée de la situation.

La fenêtre de ma chambre donnait sur une cour d'immeuble encaissée, ornée d'escaliers de secours qui montaient en zigzag vers les toits et les pigeons, tout là-haut. Les pigeons se faufilaient jusqu'à un petit carré de ciel. Ce dernier pâlisait, et l'air était empreint d'un soupçon de gel. On était début juin, mais l'hiver avait été long et rude, cette année-là. Je parvins dans Istedgade et commençai mon traditionnel passage en revue des filles alignées sur les trottoirs.

La plupart des filles d'Istedgade – et il y en a beaucoup – sont des oiseaux marins blessés rejetés à terre, sur une côte hostile.

Les aînées ont le visage blasé et cynique de la Dame de Cœur : figées dans une pose bien acquise depuis longtemps, leurs traits comme ceux de statues brisées. Elles se cachent sous d'épaisses couches de maquillage, et dégagent une forte odeur de parfum.

Leurs cadettes sont des enfants meurtries. Leurs bouches sont contractées en une expression qui peut faire penser à du mépris. Elles ne sont pas chez elles, ici. On les imaginerait mieux sous des porches ou près de portes, dans de petites villes beaucoup plus au nord, embrassant timidement des adolescents empotés au moment de leur souhaiter bonne nuit. Au lieu de cela, elles accompagnent de petits bonshommes dans la force de l'âge jusqu'à des chambres d'hôtel douteuses et couchent avec, leur donnent une satisfaction sordide en même temps qu'elles se procurent suffisamment d'argent pour la prochaine injection, qu'elles savent inévitable.

Peut-être allais-je trouver parmi elles celle que je cherchais, peut-être pas. Elles sont nombreuses, et d'une certaine façon semblables. Elles sont vêtues simplement, de jeans communs, de pulls à col roulé sous des blousons masculins ouverts. C'était facile de ne pas voir celle que vous cherchiez, un visage dans la multitude, dans l'obscurité.

Et si je la trouvais, qu'avais-je à lui proposer ?

Un billet retour... vers quoi ?

Mais je ne me posais pas ce genre de questions. Je n'étais pas payé pour. Il fallait que je vienne, que je voie et que je trouve. Et si je ne trouvais pas, je rentrais chez moi. On me payait pour cela aussi, la plupart du temps.

Elle s'assit sur le bord du lit, ouvrit son sac à main, fouilla dans le fond, plaça un long cigarillo entre ses lèvres roses et pulpeuses, et l'alluma au moyen d'un briquet doré. Je m'assis sur l'unique chaise de la pièce.

C'était une pièce ascétique, munie d'un large lit, de la chaise que j'occupais, d'un lavabo et d'une soucoupe contenant une poignée de petits savons sous emballage individuel. Au-dessus se trouvait un dérouleur de papier hygiénique. Un store avait été baissé devant la fenêtre. Il y était peint, dans un ovale, une

illustration démodée représentant une femme à demi nue, assise sur les genoux d'un monsieur très habillé, portant un faux col victorien. Hormis cela, il n'y avait dans la pièce aucun autre objet décoratif que Lone – ce dernier point étant laissé à l'appréciation du client.

« Ça fait une paye, Veum, dit-elle d'une voix qui grinça comme une charnière rouillée. Mais tu tiens le coup, à ce que je vois. Oui, parce que je me doute que tu n'es pas venu en simple touriste. »

Je la regardai en secouant lentement la tête.

« Comment ça va, Lone ? »

Un nuage de fumée s'échappa de sa bouche rose et s'éleva vers le plafond. En fermant presque complètement les yeux, sa bouche pouvait passer pour une véritable rose. Si vous les ouvriez, vous vous aperceviez que ce n'était que de la poudre aux yeux.

« Je bosse à corps perdu, si tu vois ce que je veux dire... La vie suit son petit bonhomme de chemin : les lits grincent, il y a autant d'appendices différents que d'oiseaux dans le ciel. Certains sont gros, d'autres petits. Mais dans l'ensemble, la vie continue tout tranquillement pour la vieille Lone. Elle tient le rythme, comme elle peut. Elle ne va pas tarder à être trop vieille.

– Et à ce moment-là... ?

– Je prendrai ma retraite. Mon compte en banque se remplit jour après jour – nuit après nuit – et quand j'aurai passé l'âge, je me paierai un bout de maison là-haut, près de Dronningmølle, et je passerai mes soirées devant la cheminée, à regarder la mer par la fenêtre, vers la Suède et les lumières, là-bas, les bateaux qui font l'aller-retour, peut-être... Qui sait, peut-être se trouvera-t-il quelqu'un pour vouloir *vivre* avec la vieille Lone. Elle sait pas mal de choses, et elle peut encore apprendre. Juste à attendre d'être assez vieille... »

Ça, c'était son rêve. Cela ne semblait pas si désagréable d'être dans ce rêve-là.

« Peut-être... Peut-être que je viendrai te voir, là-bas aussi.

– Avec plaisir, Veum, répondit-elle avec un sourire en coin. Je te ferai des crêpes, avec de la confiture de myrtilles dessus. »

Je lui rendis son sourire, comme pour lui signifier que j'acceptais son invitation. Je cherchai mon portefeuille dans ma poche intérieure.

« Mais tu n'es pas venu pour parler de la pluie et du beau temps avec la vieille Lone. De qui s'agit-il, cette fois ? Encore une minette enfuie ? »

Je sortis une petite photo. Elle la leva devant ses yeux et les plissa. Elle la fixa longuement.

« Elle a l'air jeune, Veum. Elle n'a pas l'air d'une... Elle a l'air... innocente... »

J'acquiesçai. Ça avait aussi été mon impression, la première fois que j'avais vu la photo. Une photo d'une jeune fille de l'archipel, peut-être prise au moment de sa confirmation. Une photo de colonie de vacances pour jeunes chrétiens. Une enfant : un visage pâle, aux joues rondes et au menton peu prononcé ; de grands yeux bleus, ouverts. Des cheveux blonds tombant tout droit de part et d'autre du visage, une frange séparée en deux par le vent qu'on devinait sur la photo. Une jeune fille qui s'était enfuie de chez elle.

« Cette foutue rue ! poursuivit Lone. On dit qu'une personne y meurt chaque nuit, Veum. À cause de la drogue. Moi, je n'y ai jamais touché. De la bière, un verre par-ci, par-là, pour la vieille Lone – et pas trop, parce que j'économise pour me payer une maison. Mais ces gamines... Tout ce qui les préoccupe, c'est le prochain shoot qu'elles vont se faire, et c'est pour ça qu'elles se bradent à ce point, parce qu'elles ne peuvent pas tenir le coup longtemps, et le temps leur interdit de faire la fine bouche. Si j'avais dû coucher avec tous ceux qu'elles se tapent, j'aurais depuis des années la dégaine d'une vieille serpillière. Même dans ce domaine, un peu d'élégance ne nuit pas, hein, Veum ?

– Ça se tient, dans un sens... »

Elle me rendit la photo, avant de dire laconiquement :

« Je l'ai vue. J'ai peur qu'elle fasse partie de la Niche. »

Je repris la photo, que je ne pus m'empêcher de regarder. Je sentis comme une main glacée me parcourir le dos, d'une omoplate à l'autre. Ce visage-là... dans la Niche ? Je sentis les muscles de ma nuque et de ma mâchoire se contracter, sans rien pouvoir faire d'autre que serrer les dents si fort que c'en devint douloureux.

Elle me regarda avec tristesse. Elle acheva son cigarillo entre deux doigts précis et le jeta par terre, sous le lavabo. Puis elle s'humecta les lèvres.

« Est-ce qu'il y a autre chose que je puisse faire pour toi... Veum ? Tu as payé pour, je crois... »

– Pas encore. Enfin, je veux dire que je n'ai pas encore payé. »

J'exhibai les cinq billets de cent en poursuivant :

« Et ce n'est pas que ça ne m'aurait pas plu, mais si elle est bel et bien dans la Niche, ça veut dire que je n'ai pas... que chaque minute peut être précieuse. »

– Ça fait déjà trois ou quatre jours qu'elle y est, Veum. Si elle avait quelque chose quand elle y est arrivée, à présent, elle ne l'a plus. Alors, une fois de plus ou de moins...

– Une fois de plus ou de moins, c'est précisément ça qui fait la petite différence. »

Elle me regarda attentivement. Ses yeux étaient pleins de sagesse.

« Tu... Tu as maigri, Veum. Comment ça va, au juste... sentimentalement parlant ? »

– Je m'entraîne plus dur, Lone. Je n'ai plus si souvent les moyens de manger à ma faim. Et l'amour... » Je haussai les épaules et lui tendis les cinq billets. « Poker. »

Je me levai et restai un instant à la regarder.

« Prends-toi plutôt une demi-heure, Lone. Et prends soin de toi. On se reverra bien... un jour. »

Je lui donnai une petite tape amicale sur l'épaule. Rien de plus, parce que toutes les marques d'affection, elle les avait déjà reçues des autres. Mais ce geste précis – cette petite tape amicale – je me doutais qu'elle n'y avait pas si souvent droit.

Puis je fis volte-face et m'éloignai.

« Fais gaffe aux frères Billing ! » fit-elle avant que j'aie atteint la porte.

Je m'arrêtai.

« Qui ? »

– Les frères Billing. Ce ne sont pas des orfèvres. »

Je hochai lentement la tête et remerciai pour le conseil. Je vendrais chèrement ma peau, dans la limite de mes modestes capacités.

Je jetai un dernier coup d'œil sur elle en refermant la porte derrière moi. Elle était assise sur le bord du lit, les jambes légèrement écartées, le regard vide. Sa robe mauve semblait trop

grande pour elle, et elle me faisait penser à une jeune fille lors de son premier rallye, une jeune fille avec laquelle personne ne veut danser.

La Niche ne se trouvait pas à proprement parler dans Istedgade, mais dans l'une des rues adjacentes, à l'extrémité ouest. Ce n'était même pas un hôtel, mais un bâtiment gris de quatre étages, un immeuble à la façade terne, au crépi fissuré, aux fenêtres aveugles et dont la porte d'entrée tenait tout juste sur ses gonds. L'escalier qui menait à celle-ci était de guingois.

Je continuai à marcher, sur le trottoir d'en face, tout en parcourant la façade du regard. Des rideaux bruns étaient tirés devant les fenêtres. De la lumière brillait derrière la plupart des rideaux. Au moment où je passais, un homme relativement âgé sortit. On eût dit l'heureux lauréat d'un nirvana milieu de gamme, et il mourrait vraisemblablement d'un infarctus au cours de l'heure à venir. Il chancela vers Istedgade, les jambes flageolantes.

Je serrai les dents, traversai la rue et empruntai la même porte. J'arrivai dans une petite entrée et dus franchir une nouvelle porte. Au moment où j'attrapai la poignée, une sonnerie retentit quelque part, et une tête apparut au guichet situé dans la porte de gauche.

C'était un homme, à en juger par la barbe. Des poils naissants d'un blanc jauni entouraient une bouche humide de bière, et deux yeux pleins de suspicion se plissaient vers moi. Son visage était blafard, et le cadre du guichet aidant, l'ensemble faisait penser à une espèce d'animal accroché au mur tel un trophée de chasse rapporté d'un quelconque cauchemar. Mais ça parlait.

« Qu'est-ce que vous voulez ? demanda le trophée.

– Discuter.

– Va faire ça à l'Assemblée. Ici, on ne discute pas.

– Qu'est-ce qu'on y fait, alors ?

– On paie et on baise. En tout cas, on paie.

– Combien ?

– Intéressé ?

– Si on veut. Ouais.

– Elles sont jeunes, mais pas chères, et tu devras te contenter d'une demi-heure.

– Combien ?

– Trois cents ? » tenta-t-il. Comme je ne répondais pas, il ajouta : « Et cent pour la chambre.

– Et si j’ai un désir plus particulier ?

– Particulier ? Qu’est-ce que tu veux dire ? Française ? Suédoise ? Afro ?

– Quelqu’un en particulier. Elle s’appelle Lisa, et elle est norvégienne. »

Il haleta et me toisa rapidement de la tête aux pieds.

« Qu’est-ce que tu es ? Flic ? On ne fait rien d’illégal, ici.

– Même pas s’il se trouve par le plus grand des hasards que cette fille est mineure ? »

Il afficha un sourire obséquieux.

« Tu n’es pas en Norvège, ici, mon pote. » Il fit mine de vouloir fermer son guichet.

Je réagis rapidement. Je l’attrapai par le col et le tirai pour le faire revenir dans l’ouverture. Ses épaules coïncèrent, et je ne parvins pas à le sortir entièrement, mais suffisamment pour que ça lui fasse mal.

« Tu as envie que je fasse faire un tour complet à ta tête ? »

Je plaçai mon poing fermé sous son menton.

Il toussa faiblement, chercha son souffle, donna des coups de pied de son côté de la porte. Mais il n’avait pas beaucoup de force. Il avait passé beaucoup trop de journées dans la petite pièce de l’autre côté de la porte, et faire de l’exercice se résumait pour lui à passer la tête par le guichet.

« Je ne connais personne... On n’a personne... du nom de Lisa... » toussa-t-il.

Je maintins ma prise sur sa veste de la main droite, tandis que la gauche cherchait la photo de Lisa. Je la levai devant ses yeux crispés. Les globes de ses yeux se mirent à tourner à toute vitesse, et les pupilles allèrent faire un tour sous les paupières, avant de retomber à leur place.

« Alors ? Ça ne me pose aucun problème d’entrer te voir. Je peux te faire des choses encore plus pénibles que ce que je te fais en ce moment. Je peux être assez brutal, quand on me fout en rogne. Et à cet instant précis, je me sens pas mal en rogne. »

Il couinait comme un rat prisonnier en me montrant ses dents couleur mastic. « Je... ne peux pas. Ils... vont me tuer... »

– Qui ça, “ils” ?

– Arrête... Ils te choperont aussi... Rentre au pays, dis que tu ne l’as pas trouvée.

– Tu veux que j’entre ? » Je resserrai ma prise sous son menton et l’attirai vers le bas, où sa gorge rencontra le bord du guichet. Il commençait à suffoquer.

« Deuxième étage, hoqueta-t-il. Première porte à gauche. » Je le lâchai, et il tomba en arrière – en repassant par le guichet, puis dans la pièce. « Connard ! » ajouta-t-il, une fois bien à l’intérieur.

Je ne pris pas la peine de répondre. J’avais déjà commencé à monter les escaliers.

Quelqu’un gémissait bruyamment derrière la porte, que j’enfonçai d’un coup de pied. Elle était étendue sur le lit, et elle était nue. Un homme d’âge mûr était couché sur elle, la chemise et la veste ouvertes, et le pantalon baissé sur les genoux. Il faisait un effort qui semblait vain pour s’introduire en elle.

Ils sursautèrent tous les deux quand la porte claqua contre le mur. Il était violet, elle était livide. Il tenta de dire quelque chose, elle ne fit qu’ouvrir la bouche. Je refermai sèchement la porte derrière moi.

Quatre ans plus tôt, j’étais entré dans une chambre semblable, où j’avais trouvé un couple dans des circonstances à peu près identiques. À l’époque, c’était tout juste si le type avait survécu. Mais il s’agissait aussi d’une fille que je connaissais très bien. Aujourd’hui, il ne s’agissait que d’un visage sur une photo que j’avais en poche, et l’homme était une ombre échappée d’un quotidien ordinaire.

En conséquence, je ne fis que dire :

« Je suis venu pour te ramener chez toi, Lisa. » D’un signe de tête en direction de la porte, je fis comprendre au bonhomme que je souhaitais le voir déguerpir.

Il s’extirpa du lit. Il avait la cinquantaine bien passée, et ses cheveux grisonnants tombaient en longues mèches agglutinées sur son crâne dégarni. Son visage était plissé comme un paquet de saucisses de Francfort, ses yeux étaient ternes et soumis. Il remonta son pantalon, en bougonnant quelque chose où il était question d’argent.

« Adressez-vous à la caisse », lui dis-je.

La fille de la photo restait étendue sur le lit. Sa poitrine était plate, son sexe était maigre, pitoyable.

« Habille-toi. Tu vas prendre froid. »

Elle referma les cuisses, comme on replie des ciseaux après s'en être servi, et me jeta un regard de défi.

L'homme continuait à parler d'argent à voix basse. Il s'arrêta avant d'arriver à la porte. Cette dernière s'ouvrit de nouveau. D'autres personnes encore voulaient entrer. C'étaient deux hommes qui durent entrer un par un, trop carrés pour passer la porte en même temps.

Ils faisaient chacun autour d'un mètre quatre-vingt-dix. Celui de gauche devait peser à peu près cent kilos, alors que celui de droite était un gringalet de quatre-vingt-dix kilos. Il semblait en revanche en meilleure condition physique. Ils portaient des costumes à carreaux larges, comme s'ils allaient à une fête déguisée, mais ce serait dans ce cas *ma* fête, et je n'avais pas l'impression qu'on pourrait parler de réjouissances. Le quinquagénaire s'était brusquement mis à sourire.

« Minute, avant que vous ne fassiez une bêtise », dis-je.

Ils sourirent à leur tour.

Ils ne se présentèrent pas, mais je supposai que c'étaient les frères Billing, parce qu'ils n'avaient vraiment pas l'air d'orfèvres.